

Le feu et la cendre / Dr Ramzi Abou Chacra. — Extrait
de : Annales de philosophie et des sciences humaines.
— N° 21, t. 2 (2005), pp. 297-304.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des
sciences humaines

I. Religions — Liban. II. Arabisme. III. Spiritualité —
Liban. IV. Religiosité — Liban.

PER L1044 / FP195612P

LE FEU ET LA CENDRE

DR RAMZI ABOU CHACRA

Professeur – Université libanaise

« Dieu est mitoyen, l'homme est citoyen »

Cette intervention se place volontairement et en connaissance de cause sous le signe du questionnement, et puise volontiers ses constatations à la lisière du doute et de la certitude. Ces quelques pistes de réflexions cherchent très modestement à communiquer les composantes d'une pensée et d'une expérience individuelles traduites dans une attitude ouverte au dialogue.

L'image narcissique que nous avons de nous-mêmes n'accepte pas facilement d'être troublée, quand même il ne s'agirait que de l'effet du vent sur la surface de l'eau. Faire trembler notre image est une entreprise souvent périlleuse et toujours douloureuse.

Sur le plan conceptuel, nous partons du postulat suivant : le langage est ce qui, à la fois, masque le monde et le démasque. L'être de parole, que nous sommes, y puise simultanément, la transparence et l'obstacle. Comme corollaires à ce postulat :

- nous appréhendons le monde de façon métaphorique ;

- le socle du sens commun, le « bon sens » selon Descartes, est perpétuellement en conflit avec l'interprétation au passage des signes ;
- L'intellect est, à la fois et paradoxalement, allaitement et sevrage. Au delà de la métaphore lactée, nous signifions que le savoir est en quelque sorte une sortie du paradis ; ses inquiétudes sont intimement mêlées à ses plénitudes.

Pourquoi autant de précautions avant de déclarer ouvertement que cette approche est une approche sémiotique ? Parce que, et vous l'avez déjà deviné, nous nous méfions des mots autant que nous nous fions au langage.

Terres neuves ! Combien nous semble paradoxale cette belle image d'avenir au moment où l'on découvre combien les nouvelles terres sont redevables aux anciennes ! Mais c'est justement là le point de départ de la réflexion qui mesure l'impact du passé sur le présent, surtout lorsque, tout en évitant de tomber dans la simplicité qui glorifie l'âge d'or, le présent et son futur sont vécus sous le signe de l'imparfait et du non perfectible.

Celui qui se tourne résolument vers demain, refuse de s'agripper au passé et à la nostalgie qui ranime ses images et ses souvenirs, ne se laissant pas séduire par cette théorie de l'âge d'or dont les sirènes sont plus que jamais attirantes et qui nous prédit toutes sortes de déchéance et de souffrances. Cette attitude de l'esprit, au niveau de la doxa, mais qui gagne de plus en plus les discours éclairés, nécessite une lente et patiente analyse de ses ressorts et de sa mécanique : relation au temps, relation à la langue et au langage, legs et patrimoine, difficulté d'accéder à la modernité, vicissitudes de la vie politique, précarité des structures étatiques, sont autant d'éléments qui invitent individus et sociétés à idéaliser le passé, à mesure qu'il s'éloigne et à vouloir le faire ressusciter en projetant sur l'avenir ses schèmes et ses valeurs.

L'homme sait, par ses sens et par son essence, par son expérience empirique autant que par ses facultés intellectuelles, que le temps réversible est un fantasme, que le temps irréversible est une loi et que, par voie de conséquence, nul retour n'est humainement possible.

Autrement dit, il sait que le passé est nécessaire, que le présent est contingent et que le futur est possible. La nécessité, la contingence et la possibilité sont les trois clés du temps. Toute autre clé ne l'ouvrira pas ou sera simplement, mais aussi dramatiquement incantatoire.

DE PART ET D'AUTRE DU TEMPS

Mais ces considérations philosophiques et ces classements à froid deviennent très complexes dès qu'il s'agit d'Histoire, de sociétés et de religions. Permettez-moi de le dire par le biais d'une anecdote : En 1977, année de ma licence à la faculté de Pédagogie, mon professeur de civilisation française me posa presque par hasard la question : En quelle année de l'Hégire sommes-nous ? Et quand je répondis que l'on se préparait à entrer dans le XV^{ème} siècle, je fus abasourdi de l'entendre dire : Vous êtes donc à la veille de votre Renaissance ! Mon optimisme militant d'alors et ma naïveté révolutionnaire ne pouvaient me faire admettre que cinq longs siècles me séparaient de l'âge moderne ! Etait-ce, dans l'esprit de mon professeur, le démon de l'analogie ? S'agissait-il d'une théorie de l'histoire des civilisations liant leur maturité à l'âge de leurs monothéismes ? Que de spécialistes se sont penchés sur la question. Mais un fait demeure : la dimension religieuse agit de façon manifeste ou latente sur la pensée sociale. Depuis, une question que je me pose, et que je vous pose m'accompagne : Sommes-nous vraiment dans cet Orient désorienté à cinq siècles d'intervalle de la modernité ? Mais d'autres questions aussi fusent rapidement : Cette modernité est-elle un vent d'ouest ? Est-elle gage de rationalité ? Nous engage-t-elle sur la voie du développement ? Et enfin, sans épuiser la thèse de mon professeur, une dernière question : Quel VXI^{ème} siècle européen attend-il le XXI^{ème} siècle de la méditerranée ?

TEMPS, RELIGION(S) ET NATION(S)

Le concept d'arabité a toujours été source de conflit au pays du cèdre. Raison principale : la crainte que l'arabité ne soit identifiée à l'Islam. Crainte qui semble, d'ailleurs, être en voie de justification, et quelquefois déjà justifiée par le cours et le discours historiques : on parle de plus en plus de panislamisme et de moins en moins de panarabisme. Autrement dit, au lieu de voir dans le monde arabe le creuset où s'amalgament, par le biais de l'expérience linguistique et celle historique communes, des communautés religieuses différentes, nous assistons à un phénomène de migration du sens de ce mot, de désintégration de cette notion au profit de l'émergence du religieux et de l'appartenance communautaire. D'où l'inquiétude des minorités arabes non musulmanes, notamment des chrétiens d'orient, cheville ouvrière de l'accès des Arabes du Machreq du moins au Verbe renouvelé et à l'historicité.

Cette désintégration, analysée de près, permet des constats où les paradoxes sont curieux : au moment où le Liban tranche, dans les accords de Taëf, la question de son identité et se déclare pays arabe à part entière et non plus pays à

visage arabe comme il était de mise de nuancer avant la guerre civile, cette notion d'arabité semble plus que jamais ambiguë. Qu'est-ce que l'arabité aujourd'hui ? Il n'est plus aisé de retrouver le signifié qui correspond à ce signifiant. Libanité et arabité : deux miroirs brisés : le premier parce qu'il continue de balbutier son statut d'Etat, le second parce qu'il est devenu une *fiction maîtresse*. Car l'identité linguistique ne peut pas à elle seule générer l'identité entière. Que vient-on nous parler, dans un cas pareil, l'altérité, la reconnaissance de l'Autre, si nous sommes, en termes de citoyenneté, au stade de la découverte de soi ?

L'arabité nous apparaît de plus en plus comme une fiction et ses certitudes deviennent nébuleuses. Chose que nous déclarons avec amertume et qui aurait profondément déçu, de son vivant, un Jacques Berque qui déclarait, dans un état d'esprit différent, qu'il acceptait qu'elle fût un mythe. Écoutons le dire : *« L'arabisme, c'est la valeur d'union, de résistance et de délivrance (...). Qu'il s'accroche à une foi majoritaire, à une ethnie déterminée, ce n'est peut-être là que l'accessoire. Pour bien comprendre sa force en même temps que sa signification pour ses adeptes, définissons-le comme mythe, soutenu par une culture, et qu'aiguise la vicissitude historique (...) »*.

Dans les déchirements si douloureux de la quête identitaire, le retour aux sources de la foi, les manifestations du religieux dans ce pays aux dix-neuf communautés religieuses légalement reconnues et auxquelles la Constitution garantit des droits imprescriptibles, ne se fait pas et ne se fera pas sans remous. Dans cette question de l'appartenance, le Liban se trouve pris, entre le marteau du panarabisme, que nous venons de soupçonner de devenir la fiction maîtresse d'un courant d'esprit et d'une mouvance politique, et l'enclume de la phénicité, strate historique privilégiée et lieu de fixation des fantasmes historiques des tenants de la non-arabité de ce pays. En filigrane se profilent Islam et christianisme, et l'échange des représentations figées, des images d'Épinal ou de violences incontrôlables va au gré des avatars politiques. Par ailleurs, toute une littérature s'est efforcée de donner, sur des canevas idéologiques et culturels, ses lettres de noblesse à l'une où l'autre strate de l'histoire du Liban.

Le tableau est certes sombre, mais c'est le tribut d'une lecture qui se refuse d'être complaisante. N'est-il pas enfin malheureux de dire que, pour qui se penche sur la question identitaire et ses significations, une tendance à généraliser au delà de l'exemple national semble permise.

L'homme n'a-t-il pas le droit de (se) poser des questions, d'avoir des doutes, de manifester son scepticisme dans des attitudes agnostiques ? Nous pensons que si. Mais les expériences totalitaires continuent à sécréter de l'amertume et celles

qui ont installé la foi en recourant à la violence ne sont pas moins amères ! Toute conscience libre pourra indifféremment, en suivant la trajectoire du pendule des cultures et des civilisations, rencontrer des témoins et des témoignages.

Dans cette région du monde où se concentrent et se déchaînent toutes les passions, l'homme est appelé à mieux déchiffrer les signes légués par l'Histoire. A cette tâche devraient se consacrer, en premier lieu, et dans un esprit qui se défait, pour mieux juger, de ses préjugés les plus profondément ancrés, les hommes de science, penseurs et érudits de toutes les obédiences.

SPIRITUALITE ET RELIGIOSITE : NUANCES SEMIOTIQUES

Le religieux est nécessairement institutionnel, rituel, social, communication dans la similarité ; le spirituel est nécessairement individuel, non soumis aux rites, relevant de l'expérience personnelle et difficilement communicable en dehors de l'art. Bien sûr que pour faire face à la fugacité, il emprunte souvent des voies et des voix diverses et fait retentir dans l'humain les accents du divin. Ses excès deviennent mystique, ascèse et sont récupérés par l'Amour. Mais cet Amour, cette abnégation et cette fusion ont emprunté aussi d'autres voix dans leur marche spirituelle et ont porté les stigmates de la disproportion entre désir de justice et iniquité, entre relations d'homme à homme.

Du point de vue sémiotique, la signification maîtresse du faire sens nous permet d'interpréter et de faire des rapprochements hautement éloquents, que philosophes et sociologues n'ont pas d'ailleurs manqué de faire.

N'est-il pas superflu de rappeler dans cet ordre des choses qu'il est quasi-impossible de trancher, dans le comportement humain entre ce qui atteint l'Esprit et transcende la lettre et ce qui reste noyé dans la nuit des sens, ou la nuit du sens.

Combien est difficile, à la lumière de ce que nous savons aujourd'hui, dans le cadre des sciences du langage, la transmission du sens. Perception foisonnante et sensations fugaces sont conduites, menées au pas pour faire émerger au niveau de la conscience des constantes partagées par tous. Or, chaque conscience est unique et s'efforce toute une vie durant de communiquer sa vision, sa construction du sens, son expérience des sens. L'être de parole que nous sommes s'agrippe à tout ce qui n'est pas le vent et ouvre très tôt l'ère de la nostalgie, de ce qui dure et de ce qui est éternel.

Adhérer à la parole de l'Autre devient en quelque sorte une mutilation de sa propre parole. Prétendre que notre voix est particulière, unique, nous expose à l'incompréhension, si ce n'est à l'exclusion. Combien en coûte-t-il à celui qui

cherche en tâtonnant l'authenticité de sa voix, d'efforts, de silences et d'exercices de la pensée.

Qu'est-ce que, dans cette perspective, l'ésotérisme, les différents ésotérismes, sinon la tentative frustrée et frustrante de séparer, dans un permanent désir de sublimation, l'or, valeur de l'inaltérable, de tout ce qui ne peut résister aux forces permanentes, et sournisement invisibles, des lois physiques de l'univers ? Eveil de l'esprit et prise de conscience, sommes-nous tentés de dire du poids de l'air quand la vase se veut légère. Le poids physique a toujours fonctionné comme handicap et obstacle, et combien d'Icare(s) ne se sont-ils pas brûlés les ailes, pourtant somptueuses, dans cette tentative de distillation du feu par le feu ?

Nous pensons que le devoir éthique de toute élite est de faire tout ce qui lui est possible pour faire accéder l'humanité entière aux humanités et aux lumières. A ceux qui taxeront d'humanisme facile ce souhait, nous rappelons que la liberté est un chemin et non pas une chemise, un horizon et non pas une toison. Nous rappelons aussi que la démocratie se nourrit de nos altérités beaucoup plus que de nos similitudes.

Nul doute que l'une des constantes de la psyché humaine est la soif d'absolu, soif que nous pouvons aussi désigner par désir d'éternité. La conviction de l'immortalité de l'âme comble ce besoin et répond à la déchéance physique par ce réconfort et soutien moral. Les théories du retour éternel apportent à l'homme cette compensation et lui font accepter la fatalité de la fuite du temps.

Cette dialectique du spirituel et du religieux, toujours présente et toujours inépuisée est l'une des constantes du dialogue entre la Raison et la Foi. Mais ce que nous revendiquons dans l'arène sociale est le droit au spirituel par la voie de l'ascèse individuelle et de l'idéal humain.

Peut-être est-elle persuasive, mais nous voudrions qu'elle soit convaincante aussi, interpellant le cœur autant que la raison, cette analogie métaphorique qui comparerait l'ascèse spirituelle à échelle humaine, à la culture sèche dont les fruits ne sont pas spectaculaires mais qui sont si savoureux.

UN DANGER IMMINENT : L'UNIFORMISATION DES VISIONS DU MONDE

La mondialisation se propose de standardiser tout type de relation en commençant par le nerf sensible de l'homo economicus. C'est par le biais de l'économique que le social est visé. Le grand défi que le monde lui lance est de pouvoir sauvegarder / épargner les altérités et les différences au sein de cette

tentative systématique d'universalisation. Bien qu'il soit pris dans l'étau des nécessités économiques, l'homme est par essence un être de culture : sa faim et sa soif véritables sont celles qui cherchent à être rassasiées et étanchées par des échappées qui l'emmènent loin des simples besoins matériels. Mais souvent il ne sait pas le dire. Le clivage entre art populaire (celui des masses) et art tout court (celui des initiés) et qui nous semble souvent irréductible, doit être lu dans l'esprit qui anime les conciliateurs de la science et du mythe, ces anthropologues convaincus que chaque groupe social, chaque société, chaque culture a essayé de briser des solitudes et de vaincre des inquiétudes.

Etre de culture : certaines des aspirations humaines, celles notamment liées aux énigmes du temps, de la durée, de l'innombrable, de l'harmonie, de la récurrence, font de lui ce chercheur de vérité, vérité qu'il puisera dans sa traversée du désert. Inéluctables y sont la sécheresse et la solitude, s'il veut vraiment aboutir au point d'eau et à la communication.

Ce qui vient d'être dit est l'apologie non de la douleur mais de la patience. Découverte du rythme et du souffle, mesure réelle de la liberté dans la contrainte. Mais existe-t-il une liberté non dialectiquement liée à la nécessité ?

NOUS CONSOMMONS DES IMAGES QUI NOUS CONSOMMENT

Le monde va de plus en plus vite. Le démon de la vitesse gagne tous les domaines. Pourtant seules les saisons de l'âme sont salvatrices. Le besoin de ralentir se fait de plus en plus sentir et la course éperdue aux profits matériels, qu'il s'agisse des individus ou des Etats, est plus que jamais inquiétante. Le veau d'or est au soleil et brille de tout son éclat, relayé par le martèlement médiatique dont l'impact gagne en puissance, et qui pousse à consommer davantage. Mais que consommons-nous ? Des biens matériels certes, mais surtout des images.

Entre l'être et l'avoir, le premier est malmené par le second à tous les âges de la vie. Et, escortés par le prêt-à-porter et le prêt-à-penser, le voyage exaltant s'appauvrit et la traversée s'affadit. Le préjugé est maître, la fortune maîtresse, et celui qui croit consommer les biens du monde est lui-même consommé par l'insatiable machine du monde, que font tourner l'insatiété et l'aliénation combinées.

POUR UNE CHARTE DES TERRES NOUVELLES

Le souci de ce colloque touche nécessairement au politique et au pédagogique. Puisque c'est dans la cité nouvelle que nous voyons le citoyen du monde, au delà des enclaves du sectarisme, du régionalisme, du nationalisme, vivre au rythme d'un bios et d'un chronos épanouissants.

Qu'il nous soit permis de fixer quelques jalons sur le chemin qui mène à la cité où la différence sera harmonieuse :

- le respect de la vie sous tous ses aspects : l'homme restera incapable de faire pousser une minuscule feuille verte sur un tronc d'arbre, pour ne passer que par la métaphore végétale ;
- l'exploration du langage et du monde qui ne prend forme et sens que dans la perception qui l'organise, car aucune perception n'est possible en dehors du langage qui fait de nous des êtres dont la dimension essentielle est la métaphore ;
- favoriser la communication : tout savoir est un savoir-dire, et nous ne disons jamais assez car, pour rappeler une loi linguistique primordiale, l'on ne sait ce qu'on veut dire qu'après l'avoir dit ; l'interculturel doit devenir l'objectif prédominant, mais le droit à la différence est intimement lié au droit à la ressemblance ; nous en avons un très bel exemple dans la face humaine qui, dans sa ressemblance à elle-même, multiplie à l'infini le jeu de la dissemblance ;
- l'agora doit s'élargir pour que puissent être rompus les silences qui enveloppent les sujets tabous ;
- l'éducation à la paix ne doit pas être un piège tendu par les puissants aux sociétés démunies, déshéritées et exploitées : la volonté de paix est une attitude fondée sur le sentiment de dignité humaine ;
- favoriser le retour aux économies agraires : culture et agriculture sont les deux mesures du bonheur des hommes ; la technologie est sous cet angle un serpent qui se mord la queue ;
- inscrire dans tout processus d'apprentissage un équilibre réel entre le cerveau et la main : une réalité inscrite dans la langue rappelle que l'artisan était artiste ;
- donner à l'art sa dimension réelle comme antidote aux poisons du temps, de la mort et du néant.